

être aussi en terre étrangère, qu'elles aient une prière ou des fleurs à déposer sur les tombes de nos compagnons. La souffrance humaine n'a pas de patrie, les mères et les épouses françaises et allemandes sont sœurs dans leur commun malheur. »

Et puis voici *l'Horizon*, qui a certes plus de tenue littéraire que la plupart des journaux parisiens et qui consacre sa dernière page à de la vraie et sincère critique littéraire. C'est très bien. Ce numéro dernier est particulièrement intéressant par une enquête sur le « Féminisme et la Guerre » que soulève auprès des Poilus un article de M^{me} Marthe Borely, l'auteur du livre déjà célèbre, *le Génie féminin français*, où il est dit :

L'Allemand n'aura-t-il été vaincu que pour que le Féminisme, qui est un rêve d'ennemi, détruise l'œuvre des vainqueurs ?

... On parle de fortune à refaire. Oublie-t-on que la fortune d'un pays est avant tout dans sa population, et qu'il n'est pas de progrès matériel avec une natalité déclinante ? Les novateurs de cette entreprise d'économie sociale sont de bien mauvais mathématiciens.

Voilà, chers combattants et amis, ce que je pense et ce que je voulais dire.

Ramener la femme au foyer, l'écarter des luttes politiques, n'est-ce pas là le programme qu'il faut suivre, si nous ne voulons pas d'ici quelque vingt ans compter des centaines de mille de Français en moins ?

Cela m'amuse, en effet, d'entendre dire par de graves personnages, et M. Wilson lui-même, qu'il faut donner le bulletin de vote aux femmes, en récompense de leur belle conduite pendant la guerre. C'est d'ailleurs un bien vilain cadeau qu'on leur fait là et elles méritaient mieux que cela. Elles y perdont, en effet, toute leur force occulte et mystérieuse d'inspiratrices, elles y perdront cette puissance immense de n'être rien et de tout diriger.

Mais je crois bien qu'en réalité, les femmes françaises, à part celles qui se sont fait une carrière du féminisme, ne désirent pas ce bulletin de vote dont elles ne sauraient que faire, ou même qu'elles le dédaignent ou le méprisent. Elles nous le diront.

R. DE BURY..

MUSIQUE

THÉÂTRE MUSICAL MODERNE DU VIEUX COLOMBIER : *Le Dit des Jeux du Monde* de M. Paul Méral, danses et costumes de M. G.-P. Fauconnet, musique de M. A. Honegger ; *Une Education manquée*, opérette de Leterrier et Vanloo, musique d'Emmanuel Chabrier. — Memento.

Le *Théâtre du Vieux Colombier* a fait une réouverture sensationnelle. Madame Jane Bathori, sa directrice, a caressé pour cette année de grands desseins. Outre des concerts de musique pure, elle voulut, les lundis, mercredis, vendredis et dimanches soirs, offrir à ses

habitué des représentations d'œuvres lyriques avec costumes et mise en scène. Supprimant donc quelques fauteuils, elle installa l'emplacement d'un orchestre succinct, mais invisible, transformant ainsi l'élégante petite salle où M. Copeau joua jadis du Shakespeare en un Bayreuth en miniature. Enfin, pour composer un répertoire inédit, M^{me} Bathori s'adressa à tous les musiciens de notre école moderne sans distinction de tendances, jusqu'aux plus audacieux des plus jeunes, et le nombre des ouvrages achevés ou promis qu'elle annonce démontre avec quel empressement on répondit à son appel. Cette intéressante entreprise méritait certes tous les encouragements : elle eut l'aubaine de débiter par des séances orageuses qui lui assurèrent soudain une publicité inattendue. **Le Dit des Jeux du Monde** bénéficia d'un chahut analogue à celui qui salua naguère *le Sacre du Printemps*. Non cependant qu'on puisse assimiler les deux œuvres ; il y a entre elles une énorme distance artistique et de notables différences. Dans *le Sacre*, les mystères et symboles d'un mythe slave étaient traduits par les seuls gestes d'une chorégraphie savante et neuve, à l'exclusion de la parole. Le prétexte du *Dit des Jeux du Monde* est une sorte de poème en prose de M. Paul Méral, aux ambitions philosophiques manifestement transcendantes, et il n'est pas douteux que cette intervention du verbe n'ait sensiblement contribué à déchaîner la houle et la tempête. M. Paul Méral est, de toute évidence, rempli jusques aux bords d'intentions considérables et profondes. Pour les réaliser, il n'eût pas fallu moins que le génie d'un Goethe en gestation de *Faust*. Malheureusement M. Méral n'a pas de génie et il serait peut-être téméraire de lui accorder du talent. Il exprime dans une langue étrange des choses singulières. On ne peut nier qu'on ne fût fréquemment interloqué. Outre des répétitions puériles et énervantes à la Péguy, il a des phrases malheureuses. On rencontre souvent dans sa prose amorphe l'équivalent du

Et le désir s'accroît quand l'effet se recule

de *Polyeucte*, ou du

Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes

d'*Horace*. Toutefois on y chercherait vainement une ligne qui égale en bêtise suprême à cette définition du baiser emberlificotée par le mirlitoniste que la grippe vient d'arracher à l'éréthisme des courriéristes éplorés :

... Un baiser, mais, à tout prendre, qu'est-ce ?

Un serment fait d'un peu plus près, une promesse

Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,

Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer ;

C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,

Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une communion ayant un goût de fleur,
Une façon d'un peu se respirer le cœur
Et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme !

Non, dans tout le laïus de M. Paul Méral, il n'y a tout de même rien d'aussi prétentieusement idiot que ce couplet. M. Méral n'a certes pas non plus le sentiment du ridicule, mais il n'est pas à la hauteur de si parfaits moyens. Et on était assez déconcerté de contempler ce même public, qui frétille et se pâme aux inepties rostandiennes, insulter rageusement à la bonne volonté du falot symbolisme de M. Paul Méral, sans compter la grossièreté du procédé. Car enfin, si chacun a le droit de proclamer son opinion en sifflant lorsqu'autres applaudissent, la moindre urbanité enjoindrait à quiconque de ne pas empêcher ses voisins d'écouter jusqu'au moment où le rideau se baisse. On fut pourtant encore plus décontenancé en constatant que ces protestations hurlantes ne visaient point que le poème. Ainsi que l'indiquait le programme, *le Dit des Jeux du Monde* était avant tout « un spectacle », et ce spectacle était charmant. Dans l'ensemble et dans la plupart de leurs détails, les costumes et la mise en scène imaginés par M. Fauconnet sont vraiment d'un goût exquis, d'une fantaisie hardie et fine dont l'art original et très complexe amalgame des souvenirs de ballet russe, de bibelot chinois, d'un exotisme à la Gauguin et de gracieux rococo dix-huitième, tandis que le village et ses maisons évoquaient l'amusante naïveté d'un réalisme futuriste. Les Jeux de l'Homme et la Femme enjuponnée de ouate rose thé, de l'Homme et son Ombre, du Rat et la Mort sont des trouvailles délicieuses. Heureusement secondé ici par la musique, le tableau de l'Homme et la Mer frisait même quelque grandeur, sans pourtant effacer tout à fait le sourire. Car parmi le fantasque de ce chatoyant kaléidoscope, il régnait, en effet, comme un humour latent, ce sourire des yeux de celui qui ne croit pas trop que c'est arrivé. Il y avait toute une philosophie entre la douce ironie infuse en cette imagerie bigarrée et l'abscons des grandiloquents symboles tonitrués par le poète. Et tout cela fut accueilli par des huées, des cris d'animaux, des vociférations hystériques. S'il est bien vrai que nous soyons le peuple le plus spirituel de la terre, il faudrait prendre en grand pitié tout le reste de l'univers. *Le Dit des Jeux du Monde* s'achevait sur cette ultime affirmation du chœur : « Et le Monde continue à vivre ! » Elle déclencha une immense clameur de rigolade. C'était pourtant un mot profond, quoique M. Méral ne l'ait probablement pas fait exprès. Hé ! oui ; « quoi qu'il arrive ou qu'il advienne », ainsi que chantait Scribe, le monde continue à vivre, et nous l'avons bien vu depuis quatre ans. Ou, plutôt, il continue de mourir sous le soleil jaunissant dont l'agonie seule a permis

notre tardive apparition sur la croute de boue desséchée de laquelle nous ne sommes que les microbes éphémères. Il n'y avait assurément pas de quoi rire, et peut-être n'eût-on pas ri si cela n'avait pas été si drôlement élocuté. La déclamation chorale est sans doute la particularité du spectacle qui a causé le plus de tort à la prose de M. Paul Méral. Le secours de la musique aurait été précieux ici à maint égard ; d'abord on eût moins bien compris le texte, avantage, en la circonstance, inappréciable. Au contraire, ces choristes parlaient ; deux demi-chœurs de femmes se répondaient, scandant et martelant les paroles selon un rythme saccadé, heurté ou languissant tout arbitraire. Il s'ensuivait une sorte de récitation monotone, encore qu'aux allures un peu hallucinées, totalement impropre aux nuances d'expression et oscillant imperturbablement de la litanie pleurnicheuse à une espèce d'aboiement névrosé. Il y a presque quelque chose de touchant dans ces vaines recherches dont les « simultanéistes » ont poussé la logique *usque ad absurdum*, dans cet effort stérile d'écarter à tout prix l'art sonore en en utilisant néanmoins tels éléments constitutifs : union rythmée des voix et jusqu'à contraste de timbres, car l'alternance des deux chœurs singeait l'opposition de sopranes et de contraltos. Si ces poètes veulent obstinément préserver leur inspiration de la connexité dominatrice de la musique en ses combinaisons harmoniques et contrapuntiques, du moins pourraient-ils, à la place de discours conjugués aux résonances fatalement discordes, employer le son musical, aux vibrations isochrones, à l'intonation nette et pure, pour former de sa monodie toute nue des récits ou des psalmodies lyriques. Ils se rapprocheraient ainsi bien plus près du théâtre antique, qui les hante visiblement, et duquel justement M. Fauconnet a ici pour la première fois exploité l'un des traits distinctifs avec un rare bonheur. Tous les personnages du *Dit des Jeux du Monde*, en effet, portaient des masques expressifs, appropriés à leur caractère. Et on dut se convaincre combien la sensibilité des vieux Hellènes, infailible en sa délicatesse artistique, avait touché juste en voilant de cette stylisation anonyme l'individualité gênante des acteurs. Car, quelle que soit l'origine de cette coutume, qu'elle remonte aux fêtes et orgies dionysiaques où les initiés se barbouillaient la face de lie de vin ou de minium, son implantation sur la scène tragique et comique fut à n'en pas douter d'ordre esthétique, et on n'est pas surpris que, bien plus tard, à partir de Térence, les poètes latins l'aient imposée à leurs histrions. Si paradoxal que ce puisse à priori paraître, on ressentait avec une force saisissante que seulement par ce moyen l'illusion est possible au théâtre, tandis qu'elle est évidemment inaccessible à visage découvert, que la physionomie trop connue d'un comédien fameux l'interdit irrémédiablement. Au fond, Œdipe ne fut

jamais chez nous que Mounet-Sully déguisé et son armure de Valkyrie ne réussit oncques pour un instant à abolir M^m Bréval dans Brunnhilde. L'obsession est irrésistible, et c'est bien pis s'il s'agit de MM. Delmas ou Noté. Le masque crée d'emblée l'ambiance d'illusion tutélaire. C'est ainsi qu'on devrait jouer non pas seulement Eschyle, Sophocle, Aristophane, mais Shakespeare, Maeterlinck et jusqu'à Racine et Molière. Tout chef-d'œuvre complet en soi relève de cette interprétation idéalisée. *Don Juan*, *Amphitryon*, voire *Tartufe* et le *Misanthrope* n'y gagneraient pas moins que *Phèdre*, *Tristan*, *l'Anneau* et même *Lohengrin*. M. Rouché et les auteurs en eussent mesuré tout l'avantage à l'occasion de *Frométhée*. Rien que pour cette expérience novatrice, de laquelle on ne saurait trop féliciter M. Fauconnet, il aurait été grand dommage que *le Dit des Jeux du Monde* ne fût point représenté. On doit louer hautement la pantomime dansée de M^{lle} Jeanne Ronsay et de M. Herrand, si savoureusement éloignée du poncif de la chorégraphie subventionnée. La musique de M. Honegger, par contre, est fort peu « d'avant-garde », demeurant wagnérienne à l'excès, quoique d'une sincérité d'effort dont on remarqua les effets dans les *Jeux du Rat* et la *Mort et de l'Homme et la Mer*.

§

La semaine suivante, le *Théâtre du Vieux Colombier* affichait un spectacle coupé dont **Une éducation manquée** formait la seconde partie. Cette opérette de Leterrier et Vanloo n'a aujourd'hui et n'eut jamais d'autre intérêt que d'avoir été mise en musique par Chabrier en 1879. La partition est certes infiniment supérieure au livret, ce qui n'était d'ailleurs pas difficile, mais sans offrir d'attrait bien palpitant. On y découvre déjà ce mélange adultère de raffinement et de vulgarité rondouillarde, de grosse farce et de préciosité dont l'art du musicien garda jusqu'à la fin les stigmates indélébiles, aggravés d'un amour immodéré pour le rythme de valse. Arrivant ce soir-là un peu tard au contrôle, je me vis adresser à un « représentant de l'Assistance Publique » auprès duquel je m'enquis du montant de la taxe que je devais verser sur mon billet. Il me fut répondu que cela dépendait de ma place. Je déclarai ignorer encore celle qui me serait octroyée, venant là en service de presse. — « Ah !... mais, si vous êtes critique, vous ne payez pas. Avez-vous votre carte de critique ? » — J'avais précisément sur moi ma carte de rédacteur au *Mercure de France*, datant de janvier 1902, et sur laquelle au-dessous de mes nom et prénom, étaient inscrit ces mots : *Rubrique musicale*. Je la présentai donc à mon interlocuteur qui la reçut d'un air tout ébahi : « Mais, Monsieur, ce n'est pas une carte de critique. Elle n'est pas rouge... ni verte... » En effet, elle était violette, comme la couverture du *Mercure*. Et l'honorable fonctionnaire, in-

trigué, la retournait et déchiffrait dans tous les sens. Enfin, sortant de sa contemplation : « Ce n'est pas une carte de critique... Si vous aviez une carte rouge ou verte... Du reste, il n'y a pas *critique*, il y a *rubrique*... » J'allongeai mes cinquante centimes et je retiendrai simplement de ce petit incident qu'il existe des « cartes rouges ou vertes » conférant à qui les possède la qualité de « critique » avec les privilèges y attachés en l'occurrence. Ce n'est pas pour la dignité critique. Ma foi ! non. J'ai des goûts modestes. Seulement les concerts sont nombreux et la vie est chère. Aussi serais-je extrêmement reconnaissant à qui pourrait et voudrait bien me tuyauter sur ces sésames, m'apprendre la manière de s'en procurer un qui permette à l'humble préposé à la « rubrique musicale », que je suis depuis dix-sept ans au *Mercure*, d'accomplir son devoir professionnel sans payer un impôt de luxe.

MEMENTO. — Les éditeurs Durand et Cie ont publié récemment *Farizade au Sourire de Rose*, sept poèmes de Perse d'une sensualité savoureuse de M. Roland Manuel. — Il vient de paraître, chez l'éditeur Demets, 2, rue de Louvois, trois spirituels *Interludes* de M. Georges Auric sur de non moins spirituels poèmes de M. René Chalupt, *le Pouf*, *le Gloxinia* et *le Tilbury*, que M. Pierre Bertin chanta et fit applaudir un peu partout l'année dernière. Enfin le même éditeur Demets a mis en vente au prix de 3 fr. un volume intitulé *le Cas Wagner (la Musique pendant la guerre)* dont, s'il m'est interdit de dire du bien, je ne peux pourtant pas dire du mal, puisqu'il est de votre serviteur :

JEAN MARNOLD.

LETTRES ANGLAISES

Arthur Tilley : *The Dawn of the French Renaissance*, Cambridge University Press, 25 s. — Thomas Kettle : *The Day's Burden*, Maunsell, 5 s. — James Joyce : *Exiles*, Grant Richards, 3 s. 6 d. ; *Chamber Music*, Elkin Mathews, 2 s. 6 d. ; *Dubliners*, Grant Richards 3 s. 6 d. ; *A Portrait of the Artist as a Young Man*, The Egoist Ltd, 4 s. 6 d. — Rupert Brooke : *Collected Poems, with a Memoir* Sidgwick and Jackson, 10 s 6 d. — Memento.

Mr Arthur Tilley, dont on n'a oublié ni l'ouvrage sur *The French Renaissance*, ni les pages publiées dans la *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, a eu l'idée, excellente en soi, de présenter un tableau littéraire et artistique des règnes de Louis XII, Charles VIII et Louis XII. En érudit, il a réuni, sous le titre **The Dawn of the French Renaissance**, une quantité immense de renseignements, pour la plupart de seconde main, qui jusqu'à présent étaient dispersés dans des ouvrages spéciaux. Ses notes bibliographiques surtout sont précieuses pour l'étudiant, car le choix des livres y est consciencieux et toutes les œuvres importantes et utiles y sont indiquées. Le spécialiste, par contre, trouvera peu à glaner en fait de nouveauté. La découverte de l'influence de Jean Lemaire sur Rabe-